



Le ruisseau souterrain du Capucin

Par CHARLES DOMONT

Dans la grotte très anciennement connue du Capucin, que de nombreux promeneurs visitent tous les étés, un important prolongement vient d'être découvert, dont le développement, y compris quelques galeries adjacentes et supérieures, atteint le demi-kilomètre.

Ce que l'on connaissait jusqu'à présent sous le nom de « Grotte du Capucin » était simplement la galerie de trop-plein, longue de 300 mètres, et dont les concrétions, sans être spectaculaires, ne sont tout de même pas négligeables. C'est la grotte que parcourent les touristes à la belle saison, sans difficulté aucune jusqu'à la stalagmite appelée « Le Capucin », qui a donné son nom à la caverne, et au prix d'un cheminement un peu plus accidenté au-delà, dans une galerie déclive, encombrée de blocs et de ponts d'argile. Le visiteur s'amuse et s'étonne au spectacle des innombrables racines qui pendent de la voûte et des parois dans l'extrémité remontante, dont la dernière petite salle fut témoin du désarroi et de l'angoisse de la « noce perdue », tout lumineuse éteint, il y a, croyons-nous, une quarantaine d'années. On retrouva au bout de deux jours les nouveaux mariés, ahuris mais vivants, et probablement guéris à jamais de la fièvre des explorations souterraines ! Mais chacun se souvient de cette authentique histoire...

Quelques initiés connaissaient la « fissure du ruisseau », qui se greffe à angle droit sur la grande galerie, dans la paroi de droite, exactement au pied du « Capucin », et l'avaient parcourue, en partie dans l'eau, jusqu'à un siphon aux abords envahis par des amas de sable et d'argile. Soixante mètres en tout, à peu près, du « Capucin » au siphon.

Explorations récentes

Au début d'août dernier, une équipe de jeunes gens, équipe étrangère au pays, sous la direction de M. Lacroux, entreprit la désobstruction du siphon. Trois jours de tra-

vail (à neuf) lui permirent d'approfondir suffisamment la tranchée où coule le ruisseau pour abaisser le plan d'eau et libérer la voûte mouillante. L'équipe, réduite à cinq, franchit le passage et parcourut (selon les indications données par M. Lacroux à l'un de nous) environ 300 mètres de galeries nouvelles. Fatiguée et trempée, l'équipe parisienne rebroussa chemin et ressortit de la caverne après avoir passé deux heures et demie sous terre.

Le 13 août dernier, à midi, nous franchîmes à notre tour le siphon, les frères Jean-François et Pierre Combes-Malavialle, Claude Seibel et nous-même. Seul l'abbé A. Galan, absent de Saint-Antonin, manquait à notre équipe. Nous ne devions revoir le jour que sept heures après, ayant exploré, en plus de la partie reconnue par nos devanciers, de fort curieuses galeries corrodées et tout un réseau superposé et fossile dont l'investigation complète est loin d'être achevée. Nous avons surtout découvert une très vaste salle qui marque actuellement la fin de l'exploration en suivant le cours de l'eau. C'est une énorme et impressionnante cavité, hors de comparaison avec tout ce que nous connaissions déjà dans le pays.

Dès le début, la galerie nouvelle se défend bien ! Le plafond s'abaisse rapidement sur un lac d'eau calme à quelques centimètres de la surface. Profondeur : 1 m. 60 environ. On nage, ou bien l'on enfonce dans une argile inconsistante, la tête couchée sous la voûte rocheuse. Au sortir du siphon la galerie s'élève par ressauts successifs, de faible hauteur, d'où cascade le ruisseau, imperceptible filet d'eau. Direction générale N. O. Deux obstacles se présentent : après un évasement du couloir (avec piliers stalagmitiques, amorces de galeries supérieures et cheminées dans la voûte), nous arrivons à un trou d'eau siphonnant, simple vasque claire et impénétrable. Mais nous découvrons sur la gauche un passage « en laminoir ». Réputation dans quelques centimètres d'eau. Le couloir monte et serpente, tourne au N. puis à l'E., revient au N.-O. Une centaine de mètres plus loin, un bassin profond nous arrête un moment. Un étroit passage s'ouvre en face. Va et vient avec le bateau pneumatique sur lequel nous nous installons à califourchon, en équilibre précaire, l'un après l'autre.

Nous cheminons dès lors dans de fort curieuses et difficiles galeries corrodées, de grande hauteur, au faciès caractéristique des rivières souterraines coulant en diaclases. Nous progressons tantôt dans le lit du ruisseau, courbés en deux, tantôt sur les corniches moyennes où supérieures. Nous descendons et escaladons sans cesse. La roche est déchiquetée, hérissée de langues de pierre aigües et creusée de cupules. Une attention extrême s'impose dans ces couloirs de cauchemar. Une impression extravagante : deux têtes de décapités se promènent toutes seules, semble-t-il à la surface de la roche ! Les frères Combes progressent en opposition sur des rebords intermédiaires et seules leurs têtes émergent entre les lèvres très rapprochées de la corniche supérieure. Le spectacle est ahurissant, à la fois sinistre et hautement comique !

Sur la gauche, nous découvrons un boyau à angle droit. C'est de toute évidence un affluent, où ne subsiste plus qu'une flaqué à l'entrée. Couloir bas et sinueux que nous parcourons à quatre pattes sur une trentaine de mètres sans en voir la fin, car la galerie principale est celle qui nous intéresse aujourd'hui.

Greffée sur un coude du ruisseau, une vaste salle se présente avec toutes les apparences d'un fond d'aven. Cône de terre à droite. On ne peut voir d'où il vient. Il nous semble apercevoir un vaste trou noir tout en haut. Aven à l'orifice obstrué, ou trop exigü pour avoir été repéré. Nous nous promettons de le rechercher en surface. Dans le talus remontant de cette salle que nous appelons la Rotonde, Seibel nous fait remarquer les traces parfaitement nettes des berges d'un lac, à ressauts semi-circulaires. L'eau monte donc ici de plusieurs mètres, l'hiver...

Au-delà, la galerie se prolonge, plus accidentée que jamais, plus haute aussi, identique en formation cependant à celle qui nous a conduits à la Rotonde.

Nous débouchons brusquement dans une très vaste salle, dont l'aspect évoque immédiatement le fond des grands avens d'effondrement du Haut-Quercy ou des Causses Majeurs. Un énorme chaos de blocs en occupe le fond. Nous remarquons avec étonnement que la plupart des blocs affectent une forme parfaitement régulière : surfaces lisses et bords rectilignes, angles nets. Gigantesque carrière de

la Nature, offrant tout prêts les éléments d'une construction cyclopéenne, sans taille aucune, presque sans retouches ! La cassure apparaît si nette et de si fraîche date sur certains blocs que nos éclats de voix cessent immédiatement. Nous nous imaginons que le plus minime ébranlement de l'air pourrait provoquer un nouvel écroulement et sans doute cette crainte, exagérée peut-être, n'est-elle pas non plus sans fondement. Sur notre gauche, un cône d'éboulis descend de hauteurs indiscernables à la lueur de nos frontales, et même à la plus vive clarté de la lampe à acétylène de mineur que Pierre Combes a amenée jusque là.

Il s'agit, dans ce chaos, de retrouver le ruisseau. Escalades prudentes dans les blocs et, à l'autre extrémité de la salle, une reptation sous une dalle coincée nous amène à un cul-de-sac, où l'eau dort en une vasque profonde de 3 ou 4 mètres sans issue visible.

Nous décidons le retour, terminant l'exploration sur la découverte de l'immense « Salle du Chaos » puisque, aussi bien, aucun prolongement ne nous apparaît dans le bout de galerie où nous sommes. La fatigue commence d'ailleurs à se manifester. Il nous reste près de 500 mètres de difficiles galeries (relevées au fur et à mesure de l'avance) à parcourir en sens inverse, le laminoir à repasser et, tout au bout, le siphon de 20 mètres où l'immersion totale va s'imposer de nouveau.

Observations

L'exploration est loin d'être terminée cependant, et la même équipe tentera, à la saison prochaine et pourvu que ses éléments aient la chance, comme cette année, de se trouver réunis à l'époque favorable, de rechercher un prolongement possible dans la « Salle du Chaos », d'escalader les parois des trois salles vers les galeries supérieures dont nous n'avons vu encore qu'une faible partie, de suivre enfin jusqu'à l'extrémité pénétrable à l'homme la galerie de l'affluent. Plusieurs expéditions seront nécessaires, et bien des additions devront être faites au plan que nous avons relevé ; des rectifications aussi, sans doute. Nous ne prétendons pas à une exactitude absolue. Il ne s'agit, après tout, que de topos élémentaires à la boussole.

Ce n'est pas non plus au cours d'une première exploration que l'on peut se livrer à tous les travaux que demande l'étude approfondie d'une caverne. Nous n'avons pas trouvé trace d'habitat humain, ni de manifestations de l'art préhistorique — en admettant que l'homme ait pu pénétrer dans ces cavités par des orifices actuellement obstrués. Nous n'avons pas rencontré, ni d'ailleurs recherché, de cavernicoles, et n'avons pas constaté la présence de chauve-souris, lesquelles sont cependant abondantes dans la galerie de trop-plein, où leur guano forme un épais dépôt dans l'un des puits concrétionnés. Leur absence semble indiquer qu'il n'existe dans les cavités nouvellement reconnues aucune communication avec l'extérieur.

Un phénomène intéressant demande un examen attentif : dans la grotte de Trabuc (Gard), M. G. Vaucher constata que la roche semblait « rongée plutôt que burinée par les eaux ». Les recherches entreprises par Mademoiselle Bertheliey en collaboration avec le Laboratoire de Microbiologie de l'Institut Pasteur indiqueraient qu'il s'agit d'une véritable maladie de la pierre, due à « l'action corrosive conjuguée des bactéries *Sporovibrio* et *Thiobacillus* sur certains calcaires » (G. Vaucher, Conseiller Technique de la Section Spéléologique du C. A. M. A., Alès). Les galeries du Capucin entre le Lac et la Salle du Chaos présentent en effet un faciès analogue : roche « découpée en dentelle » (de Joly), déchiquetée et creusée de myriades de cupules, où la corrosion (chimique) a ajouté ses effets à ceux de l'érosion pure et simple.

Régime des eaux

L'écart de régime des eaux du Capucin est considérable. Le jour de notre visite le ruisseau était réduit à un infime filet d'eau. Cette eau s'écoule par un siphon impénétrable, à quelques mètres à l'aval de la première cascabelle de la Galerie du Ruisseau. Où ressort-elle ? Nous présumons qu'après un cheminement sous terre d'environ 80 mètres, une partie au moins de cette eau reparaît à l'air libre sous un ressaut rocheux envahi par des buis géants, à gauche du sentier conduisant à l'entrée de la grotte, où une petite excavation recèle une flaque d'eau dans le sable. Cette

eau s'infiltré, et ressort par diverses émergences de très faible débit aux alentours de la réserve à poissons aménagée par l'ancien propriétaire de Bône, sur la rive de l'Aveyron. Une autre branche doit, depuis le siphon de la Galerie du Ruisseau, alimenter la « source de la voie ferrée », à la sortie du tunnel. Nous avons constaté qu'en l'espace de quelques années les eaux avaient diminué à tel point qu'elles ne coulaient plus, l'été, dans le conduit artificiel pratiqué pour les amener à cette citerne, que la « source du tunnel » était régulièrement à sec, et que les autres émergences ressortaient au niveau même de la rivière, ne révélant le plus souvent leur présence que par de simples traces d'humidité.

Il en va tout autrement en période pluvieuse. Le ruisseau intérieur se déverse alors au pied de la stalagmite du « Capucin » dans la galerie de trop-plein, et descend naturellement sur la droite où la déclivité est prononcée. Au moins cinq points de fuite, simples trous dans l'argile, soutirent les eaux vers ces mêmes émergences, ou d'autres inconnues. En période de pluies exceptionnelles, la galerie de gauche, celle « d'entrée », devient à son tour active. C'est ainsi qu'au cours de l'hiver 1943-44 — si nous avons bonne mémoire — nous avons vu un véritable torrent sortir du porche même de la grotte et dévaler en de multiples cascades à travers buis et broussailles jusqu'à la rivière. Nous constatâmes sur place que l'eau remplissait tout le fond de la galerie, soit sur une moyenne de 3 mètres de largeur et une profondeur d'un demi-mètre. L'écoulement dura plusieurs heures, puis diminua rapidement. Les eaux, dès lors, ne remplissaient plus que la branche de droite, au-delà du « Capucin », où les points de fuite mentionnés plus haut suffisaient à les absorber.

Perspectives

La grotte du Capucin et son réseau souterrain se révèlent donc d'un grand intérêt. La longueur connue de l'ensemble de ses galeries se rapproche du kilomètre, et ce n'est pas fini... Les découvertes que nous espérons réaliser, à la saison prochaine des basses eaux, seront complétées par les recherches scientifiques que les spécialistes

de notre Association ne manqueront pas d'y effectuer et que nous souhaitons fructueuses.

Ainsi ajouterons-nous, en une utile collaboration, à la connaissance du sous-sol de notre région.

Tourieys

Il nous semble opportun d'ajouter à cette communication quelques précisions au sujet de Tourieys, qui est bien le mystère N° 1 des alentours de Saint-Antonin, et qui constitue l'un des buts principaux de nos efforts. Disons tout de suite que nous n'avons pas encore atteint, au-delà du siphon, les galeries présumées pénétrables. Nous avons néanmoins émergé en plusieurs points sous des voûtes en ogive, bien au-delà du point de départ de la plongée. Nous avons parcouru, en septembre 1951, la grande galerie de gauche jusqu'à un point que nous situons à environ 40 mètres du fond de la grotte, la moitié de cette distance étant effectuée en plongée avec l'appareil Coustau-Cagnan, puisque la voûte mouillante se rencontre à une vingtaine de mètres de l'entrée du couloir, et au point où nous sommes parvenus, notre lampe étanche éclairait devant nous une galerie toujours identique, dont on ne pouvait savoir si elle n'allait pas se prolonger indéfiniment.

L'an passé, une pénétration à la nage, en simple maillot de bain, par notre groupe de cinq, dans un diverticule s'infléchissant sur la droite à partir du siphon, nous permit d'accéder par un passage où l'on n'engageait pas la tête entière jusqu'à une diaclase transversale haute d'une dizaine de mètres, dans laquelle nous avons essayé vainement de grimper. La roche est complètement enrobée d'argile, les prises sont invisibles, ou inexistantes, et le départ de l'escalade ne peut s'effectuer de nulle part puisque l'on est à la nage dans une eau profonde. Quelques rebords rocheux sous l'eau ne donnent qu'un appui insuffisant. Nous envisageons diverses solutions, l'emploi d'un mât métallique démontable, par exemple, mais l'amener jusque là va poser des problèmes ardues... Il est possible aussi que tous ces efforts se révèlent inutiles, si le haut de la diaclase ne permet aucune continuation.

Nous avons aussi plongé, il y a 3 ans, avec l'aide de J.-F. Combes qui nous tenait « en laisse », dans la bran-

che de droite, celle d'où sort le ruisseau pérenne. Le couloir, qui est ici également en ogive, entièrement noyé et aux parois en chicanes, descend suivant une assez forte déclivité. Ce n'est pas par là que l'on a le plus de chances d'arriver aux galeries d'amont supposées, et nous estimons que c'est par la gauche que doit s'effectuer la pénétration.

L'exploration de Tourieys n'est pas un jeu d'enfant, et il est aisé d'imaginer que l'on ne se promène pas dans des galeries noyées avec la même facilité et la même sûreté que dans une allée sylvestre !

Nous avons divers projets en vue pour reprendre l'exploration directe. La tranchée extérieure du ruisseau a déjà été fort approfondie, grâce au travail de nos jeunes camarades, et le plan d'eau s'en trouve notablement abaissé.

Il serait fort intéressant d'obtenir l'accord du propriétaire de la grotte et de la commune de Cazals — laquelle est la première intéressée puisqu'un projet de captation de la fontaine est envisagé et qu'il convient de voir « ce qu'il y a derrière » et quels sont les risques de contamination des eaux — pour entreprendre des travaux ayant pour but, tout d'abord, d'abaisser bien davantage le niveau des eaux intérieures : approfondissement de la tranchée depuis le fond de la grotte, suppression temporaire de la cascade de fuite du moulin, au besoin par dérivation sur la gauche. Nous disons « temporaire », car il y a lieu de maintenir autant que possible au site son aspect actuel. Il n'en est pas de plus romantique (La Pescalerie, sur la rive droite du Célé, n'est pas sans analogie avec Tourieys mais cette fontaine est presque au bord de la route. Tourieys est frais et sauvage à souhait). Les travaux ne demanderaient que quelques journées de trois ou quatre ouvriers, et resteraient dans des limites parfaitement raisonnables pour les finances de la Société. Il serait aisé, une fois l'investigation complète achevée, de faire disparaître toutes traces de ces travaux et de laisser le champ libre aux barrages nouveaux nécessités par la captation. Nous souhaitons que ceux-ci sachent respecter le pittoresque du site, si son intégrité doit nécessairement en souffrir quelque peu.

Charles DOMONT.